VI
LES MOTS ET LES CHOSES : LA COMPOSITION DU *DE VERBORUM SIGNIFICATU* DE VERRIUS FLACCUS

par Alexandre GRANDAZZI
Maître de conférences à l'Université de Paris-Sorbonne
1, rue Victor-Cousin, 75230 Paris

SOMMAIRE. — *Composé par un proche d'***Auguste**, *le* De uerborum significatu *de* **Verrius Flaccus**, *qui ne subsiste qu'en fragments très mutilés, constitue l'une des sources les plus unanimement appréciées pour la connaissance du* **latin archaïque** *et des institutions de la* **Rome des origines**. *Quelle fut la* **version originale** *de cette œuvre qui ne subsiste que sous la forme d'un abrégé, dû à* **Pompeius Festus**, *lui-même résumé ensuite par* **Paul Diacre**? *On sait, depuis les recherches de* MÜLLER, REITZENSTEIN *et* STRZELECKI, *que, dans ce dictionnaire, les gloses commençant par la même lettre sont à chaque fois disposées en deux parties successives, la première suivant un* **ordre alphabétique** *qui comprend aussi la seconde, voire la troisième lettre du mot, la seconde partie groupant les termes plutôt par sujet, le problème étant de savoir comment expliquer cette dualité. On démontre ici que les premières tout comme les secondes parties sont de la main de Verrius, qu'elles sont contemporaines les unes des autres et qu'elles furent conçues dès le départ pour former un ouvrage unique, dont la* **composition** *s'explique par les conceptions qu'avaient du* **langage** *la plupart des Anciens.*

EPITOME. — *M. Verrius Flaccus, ab ipso Principe nepotibus eius, Gaio et Lucio, praeceptor electus, magnum illum librum « de uerborum significatu » composuit, cuius reliquias etsi ex parte identidem attenuatas uariisque casibus mutilatas et quouis modo misere habitas in numero pretiosissimorum monumentorum priscae latinitatis esse unanimo consensu affirmant atque praedicant. Quae olim fuerit forma pristina Verrii operis, cuius epitome et epitomae epitome etiamnunc supersunt, discernere conemur. Haec autem excerpta intra singulas litteras ita esse disposita, ut glossae aliae ad seueriorem ordinem praeter primam secunda littera, saepe etiam tertia obseruata compositae praecedant, sequantur aliae in quibus praeter primum elementum nulla ratio nisi argumentum appareat, post egregias* MUELLERI, REITZENSTEINI *et* STRZELECKII *disputationes quasi nemo negat, quamquam quomodo hanc discrepantiam explicent ad hunc usque diem diuersis rationibus utuntur. In hoc studio demonstrare mihi propositum est et priores et posteriores partes ipsius Verrii esse, et simul ab illo redactas esse ut ex iis conficeretur unum atque idem opus. Quod enim antiqui de lingua humana plerumque sentirent, causa fuit huius duplicis formae Verrii operis.*

Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets. (PASCAL)

Pour tout latiniste, quelle que soit sa spécialité, il est peu d'œuvres aussi précieuses que le lexique généralement attribué, sous le titre *De uerborum significatu* [1], à l'antiquaire augustéen Verrius Flaccus, et qui nous a été transmis par l'intermédiaire de Pompeius Festus et de Paul Diacre.

1. Attesté, par voie indirecte, dans Aulu-Gelle (*N. A.*, 5, 17 et 5, 18) et, par voie directe, grâce au

Dans cette longue suite de lemmes qui, à première vue, apparente l'ouvrage à l'un de nos modernes dictionnaires, le philologue comme l'archéologue, le juriste, l'historien des institutions romaines comme celui des *Primordia*, trouvent chacun également leur bien. Que saurions-nous en effet de tant de vieux mots [2], ignorés même des contemporains d'Auguste, de tant d'œuvres des premiers temps de la littérature latine [3], si nous ne disposions pas de l'irremplaçable compilation de Festus ? Que saurions-nous de la topographie du Forum à l'âge archaïque, si la notice sur le *Lapis Niger* n'était venue guider, vers la fin du siècle dernier, les investigations et les identifications des équipes de fouilleurs dirigées par Giacomo BONI [4] ? Et comment interpréter le régime juridique des villes de l'Italie républicaine, sans le secours du lemme *Municipium* [5], qui constitue le point de départ obligé de toute réflexion sur cette question ?

Sans cette œuvre, nous serions certainement bien plus ignorants que nous ne le sommes des réalités romaines ou, plutôt, nous n'aurions même pas le moyen d'avoir conscience de notre ignorance (et là je pense en particulier à ce fameux lemme *Municipium* dont l'ambiguïté apparaît d'autant mieux que progresse la recherche [6]).

A vrai dire, c'est dès l'Antiquité, et non seulement à l'époque moderne, que le travail de Verrius Flaccus et de Festus — je mentionne ces deux noms pour l'instant, nous verrons par la suite comment il convient d'apprécier la part de l'un et de l'autre — a été, pour l'érudition, une source majeure, puisque, on le sait, les commentateurs et les écrivains anciens n'ont cessé de venir y prendre, comme dans une inépuisable carrière, les matériaux dont ils avaient besoin. Aulu-Gelle, Pline, Macrobe, Servius, Isidore [7], et, probablement, Ovide [8], Suétone [9], Plutarque [10], Lactance [11],

lemme *Pictor Zeuxis* (p. 228 de l'éd. LINDSAY, 1913, abrégée désormais L). Il est possible que FESTUS ait adopté pour son propre travail de résumé de l'œuvre de Verrius Flaccus le terme, plus courant, de *significatio* (voir *Oxford Latin Dict.*, 1976, *ad loc.*), mais les abréviations employées dans les quelques *incipits* attestant encore la division en plusieurs livres de son *epitome* (dont on trouvera la liste dans l'éd. de LINDSAY, p. VI et VII) ne permettent pas de trancher : on lit en effet *sign.* ou *significat.* Sur le problème du titre des œuvres antiques, voir la contribution d'O. PECERE (p. 122-125) dans les Actes du Colloque de 1982, *Il libro e il testo*, édités par C. QUESTA et R. RAFFAELI (Urbino, 1984).

2. Cf. S. BUGGE, « Altlatein. Wörter und Wortformen bei Festus und Paulus », dans *Fleckeisens Jahrb.*, 105, p. 91-108.

3. Un bon exemple est fourni par l'apport du *De uerborum significatu* à notre connaissance du texte d'Ennius, dont les *Annales* sont citées plus de 120 fois dans le texte transmis par Festus et Paul Diacre.

4. On nous permettra de renvoyer, pour l'historique de cette découverte, à notre ouvrage, *La Fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris, 1991, p. 33.

5. 155 L. Voir le livre de M. HUMBERT, *Municipium et civitas sine suffragio* (Paris-Rome, 1978), dont le premier chapitre est presque tout entier consacré aux définitions données par Festus et Paul Diacre.

6. Cf. par exemple l'article récent d'U. LAFFI, in *Athenaeum*, 63, 1985, p. 131-135.

7. Références in FUNAIOLI, *Grammaticae Romanae Fragmenta*, 1907, p. 509-523 ; il est vrai que la plupart de ces citations de V. F. sont « *incertae sedis* ».

8. Dans ses *Fastes* : l'hypothèse, classique depuis l'édition de MERKEL (Berlin, 1841, cf. *proleg.* p. 94 et s.), a été développée systématiquement dans une dissertation de 1885, due à H. WINTHER, *De Fastis Verri Flacci ab Ovidio adhibitis*.

9. Cf. *infra*, p. 107.

10. Voir l'édition de la Vie de Romulus donnée par C. AMPOLO, Milan, 1988, intr. p. 51 (avec biblio.) ; bibl. complémentaire, in L. van der STOCKT, *Plutarch's Use of Literature. Sources and Citations in the Quaestiones Romanae*, *Anc. Soc.*, 18, 1987, p. 281-292.

11. *Diu. inst.*, 1, 20.

Hérodien [12], l'*Origo Gentis Romanae* [13], sans parler des grammairiens, Charisius, Diomède, Velius Longus [14], et d'autres encore, la liste est longue des auteurs anciens qui ont, sur les points les plus divers, fait appel à la science de Verrius Flaccus pour en nourrir leurs démonstrations ou leurs récits.

Mais, s'il est peu de textes aussi précieux pour la connaissance de Rome, de sa langue, de sa littérature, de son histoire la plus ancienne, il en est peu d'aussi ingrats et, disons-le franchement, d'aussi rebutants. L'état presque désespéré de la tradition manuscrite, d'une part, le caractère à la fois confus et énigmatique de l'ouvrage, d'autre part, semblent décourager à l'avance toute tentative d'exégèse.

Non seulement, en effet, le travail effectué par Pompeius Festus ne nous est parvenu que par un manuscrit unique [15], le fameux *Farnesianus* [16] conservé à Naples, mais encore ce manuscrit unique est-il, comme on le sait, très incomplet [17] : dépecé depuis sa mystérieuse apparition à la fin du quinzième siècle, en partie volé, en partie détérioré par le feu, il présente de nombreuses mutilations et de nombreuses lacunes. Aussi doit-on, pour la partie qui va de la lettre A à la lettre L, se contenter du résumé fait par l'érudit carolingien Paul Diacre à partir de l'ouvrage de Pompeius Festus, et qui, lui, est attesté en revanche par une tradition manuscrite très fournie (ce qui, du reste, ne facilite pas les choses pour autant [18]!).

Nous voici donc confrontés à l'absence d'une œuvre perdue avec, d'un côté, un résumé lacunaire, et, de l'autre, le résumé de ce résumé qui, lui-même, n'a dû qu'à sa brièveté d'être conservé complètement.

Dans ces conditions, d'ailleurs bien connues de tous, il était normal que le bréviaire de Festus fasse, dès les débuts de l'humanisme, l'objet d'une attention particulière et constante : depuis Manilius Rhallus et Pomponius Laetus [19], ses premiers inventeurs, la plupart des grands humanistes et philologues ont ainsi apporté leur contribution à l'édition de ce texte fondamental. Les deux éditions de LINDSAY — celle qu'il publia en 1913 chez Teubner, bien sûr, mais aussi celle qu'il donna dix-sept ans plus tard à la Collection des *Glossaria Latina* [20], et qui sont toutes deux indispensables

12. Cf. A. M. et L. GONZALES-COBOS, « Fuentes de Herodiano », *S. Z. (hist.)*, 7, 1986, p. 367-381.

13. Cf. J.-C. RICHARD, L'*Origo Gentis Romanae et Verrius Flaccus. Essai de mise au point*, in *Helmantica*, 34, 1983, p. 533-542.

14. Cf. FUNAIOLI, *op. cit. supra* n. 7.

15. Comme nombre d'œuvres antiques : voir l'article remarquable de J. STENGERS, *Le manuscrit unique, un aspect du hasard en histoire*, in *Scriptorium*, 40, 1986, p. 54-80.

16. Édité en fac-similé par A. THEWREWK de PONOR, *Codex Festi farnesianus XLII tabulis expressus*, Budapest, 1893. Sur ce philologue, voir la contribution de Z. RITOÓK dans le recueil *Zur Geschichte der klassischen Altertumswissenschaft der Universitäten Jena, Budapest, Kraków* (E. KLUWE et J. SLIWA éd.), Iéna, 1990, p. 13-39.

17. Pour l'histoire, mouvementée, de ce manuscrit, cf. les préfaces données par MULLER (1839) et LINDSAY (1913) à leurs éditions respectives. Voir aussi L. D. REYNOLDS, *Texts and transmission : a survey of the Latin classics*, Oxford, 1983, p. 162-164.

18. Cf. A. MOSCADI, *Problemi filologici nell'epitome di Paolo Diacono del de uerb. sign. di Festo*, dans les *Actes du Congrès* (1979), *La cultura in Italia fra Tardo Antico e Alto Medioevo*, Rome, 1981, vol. 1, p. 467-474.

19. Cf. V. ZABUGHIN, *Giulio Pomponio Leto. Saggio critico*, Rome et Grottaferrata, 1909-1912, p. 222.

20. Paris, 1930, vol. 4 : par rapport à la précédente, cette édition bénéficie d'un travail systématique de comparaison et d'exploration mené par LINDSAY dans les glossaires médiévaux.

pour des raisons différentes — ces deux éditions représentaient le point d'aboutissement d'une grande tradition critique, illustrée par les noms de Politien[21], d'Alde Manuce[22], d'Antoine Agustín[23], de Scaliger[24], d'Orsini[25], de Dacier[26] et, bien sûr, de MÜLLER[27], le principal éditeur avant LINDSAY, sans oublier non plus MOMMSEN[28], mais en oubliant, avec cette énumération pourtant déjà longue, bien des noms qui auraient leur place dans une histoire complète de la découverte de cette œuvre.

Quant à cette dernière, après tant de lectures, de relectures, après tant de corrections plus ou moins palmaires, d'émondations critiques, elle demeure pour nous, en grande partie, une inconnue : je ne parle pas ici du point de vue strictement philologique, visant à l'établissement du texte, point de vue qui n'entre pas dans ma discussion d'aujourd'hui, mais de la nature même du *De uerborum significatu*, du genre si j'ose dire « littéraire » (car c'est beaucoup dire pour un tel ouvrage !) dans lequel il convient de le faire entrer, des intentions qui ont présidé à sa composition, et, plus exactement, de la question même de savoir s'il est possible de parler à son propos d'une composition unitaire et d'un auteur unique.

Car si c'est vraiment à Verrius Flaccus que nous devons reconnaître cette qualité, nous ne le pourrons qu'à travers le prisme du travail effectué par Pompeius Festus[29], dont la part d'intervention par rapport à son prédécesseur demande à être évaluée le plus précisément possible, si l'on veut tenter une analyse qui n'ait pas le défaut d'attribuer a priori à celui-ci ce qui devrait revenir à celui-là.

Verrius ou Festus ? Mais — dira-t-on peut-être — quelle importance peut avoir cette simple question d'attribution ? L'essentiel n'est-il pas de pouvoir disposer de cette mine, certes dejà pillée, mais non épuisée, riche en matériaux précieux de toutes sortes pour la connaissance du monde romain ? Est-il besoin, pour cela, de déterminer qui, de Verrius ou de Festus, est l'auteur du *De uerborum significatu* ? Et d'ailleurs n'est-ce pas totalement impossible, comme le montrent les aller et retour perpétuels de la

21. Cf. A. MOSCADI, *Note sull'apografo polizianeo di Festo (Codex Lat. Vat.* 3368), in *Prometheus*, 13, 1987, p. 261-264.

22. Venise, 1513 : le texte en était celui de l'édition *princeps*, publiée à Milan en 1500 par G. B. PIO.

23. Venise, 1559 ; sur cette édition, cf. L. CERETTI, *I precedenti e la formazione dell' 'Editio' di S. Pompeo Festo di Antonio Agustín*, in *Atti dell'Instituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti (Classe di scienze morali, lettere)*, 111, 1952-1953, p. 153-164.

24. Voir Anthony GRAFTON, *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, I, Oxford, 1983, p. 134-160.

25. Rome, 1581.

26. Dans la série *ad usum Delphini*, Paris, 1681.

27. Leipzig, 1839. Sur Karl Otfried MÜLLER, cf. *Classical Scholarship. A biographical encyclopedia*, W. BRIGGS et W. M. CALDER, 3e éd., New-York-Londres, 1990, p. 310-320 (W. UNTE) et surtout, dans le volume, *Die Klassische Altertumswissenschaft an der Georg-August-Universität Göttingen*, édité par C. J. CLASSEN (Göttingen, 1989), les contributions de K. NICKAU (p. 27-50) et H. DÖHL (p. 51-77). Sur le travail d'éditeur de MÜLLER pour Festus, voir partic. A. FRASCHETTI, *Appunti su Karl O. Müller e gli 'Antiquari'*, in *A. S. N. P.*, s. III, 14, 1984, p. 1097-1127.

28. Cf. *Ges. Schr.*, vol. II, p. 431 (sur Paul Diacre) et vol. VII, p. 269-282 (sur Festus).

29. Sur Sex. Pompeius Festus, cf. *R. E.*, 21, col. 2316-2319 (R. HELM) et SCHANZ-HOSIUS, *Gesch. der röm. Lit.*, 1935, II, p. 369 et s. ; voir aussi REYNOLDS et WILSON, *D'Homère à Erasme*, éd. 1984, p. 23, et F. WIEACKER, *Römische Rechtsgeschichte*, 1988, p. 101-102 (biblio.).

recherche sur ce sujet[30]? En réalité, ce qui fait tout l'intérêt d'une telle question, c'est, bien entendu, la personnalité même de Verrius Flaccus[31] sur lequel, fort heureusement, nous possédons plusieurs indications anciennes, notamment un passage consistant du traité que Suétone avait consacré aux grammairiens[32]. On sait que le biographe nous apprend à cette occasion qu'Auguste avait confié à Verrius Flaccus l'éducation de Caius et de Lucius César[33], c'est-à-dire de ses petits fils (par Agrippa et Julia) qu'il avait adoptés et que, sans nul doute, il destinait à l'Empire[34]. Et nous savons par le même Suétone toute l'importance qu'Auguste attachait à ces tâches d'éducation qu'il ne dédaignait pas à l'occasion d'accomplir lui-même[35]. C'est dire que si l'on arrive, par quelque biais, à reconnaître à Verrius le rôle principal dans l'élaboration du *De uerborum significatu* tel que nous le lisons, et à reléguer Festus au rang de simple compilateur, si encore il est possible d'identifier un projet d'ensemble dans les arides listes de lemmes qui nous restent, alors, en même temps que la méthode suivie par leur auteur — un intellectuel que nous pouvons donc, de source sûre, situer dans l'entourage immédiat du Prince — c'est une part essentielle de ce qu'on appelle d'ordinaire l'idéologie augustéenne qui se découvrira à nous, dans le détail même de sa conception, de son élaboration et de ses intentions.

Mais si la question de l'attribution est, par conséquent, tout autre que secondaire, on ne saurait cependant continuer à la poser de façon, je dirais, préjudicielle, comme on l'a trop souvent fait jusqu'ici.

À bien y regarder, en effet, ce n'est pas seulement la perte de l'œuvre originale de Verrius et l'existence de celle de Festus, qui ont conduit, naturellement, les savants à poser et à reposer sans cesse la question de l'attribution, ce sont aussi, à mon avis, les caractéristiques d'un lexique d'où paraissait exclue toute idée d'ordre et de cohérence[36]. Puisqu'on avait affaire, croyait-on, à un ensemble désordonné, à une accumulation apparemment incohérente de notices, il devenait logique de rechercher ce qui

30. Illustrés par l'article d'A. MOSCADI, *Verrio, Festo e Paolo*, in *G. I. F.*, 31, 1979, p. 17-36.

31. Un de ces affranchis férus d'érudition, dont son contemporain Hygin offre un autre exemple. Sur V. F., voir les indications rassemblées par J. CHRISTES dans son ouvrage *Sklaven und Freigelassene als Grammatiker und Philologen im antiken Rom*, Wiesbaden, 1979, p. 83-86 (avec la bibliographie antérieure).

32. *De gram.*, 17.

33. Le transfert sur le Palatin de toute l'école de Verrius Flaccus (*transiit in Palatinum cum tota schola*) avait évidemment pour fonction de sauvegarder, au profit des jeunes princes, le principe d'émulation permanente sur lequel V. F. avait fondé son enseignement : cf. V. GARDTHAUSEN, *Augustus und seine Zeit*, Leipzig, 1891, vol. 3, p. 1118. Pour la localisation de l'école, qui était installée *in atrio Catilinae domus, quae pars Palati tunc erat*, et sa signification dans le contexte de l'idéologie augustéenne, cf. F. COARELLI, *Roma Sepolta*, Rome, 1984, p. 139-142.

34. Voir D. KIENAST, *Augustus*, Darmstadt, 1982, p. 109-110.

35. *Aug.*, 64.

36. Prenant le contrepied des analyses de MULLER et de ses successeurs, une étude récente n'hésite ainsi pas à déclarer que « l'ordine delle glosse all'interno delle singole lettere è da considerarsi del tutto arbitrario » (A. MOSCADI, in *G. I. F.*, 1979, p. 25). À vrai dire, c'est précisément parce que le *De uerborum significatu* est un lexique que, sans le dire, ses exégètes modernes ont considéré que, si on pouvait à la rigueur y déceler les traces d'une méthode de travail ou d'une chronologie d'élaboration, il était exclu néanmoins d'y retrouver la marque d'une structure d'ensemble cohérente et voulue.

revenait aux uns et aux autres, en proposant de ce point de vue des solutions toujours nouvelles et toujours différentes.

Or, il faut maintenant, nous semble-t-il, inverser l'ordre des raisons : non plus partir des questions d'attribution ou de méthodes de travail, pour aller vers l'étude de la composition d'une œuvre pensée, de toute façon, comme foncièrement hétérogène et même hétéroclite, mais s'attacher à l'analyse de l'œuvre telle qu'elle s'offre à nous, dans sa totalité, dans sa complexité, et, nous le verrons finalement, dans son unité, sans faire de l'examen des droits respectifs de chaque auteur un préalable ni une finalité en soi; aller donc de la composition du *De uerborum significatu* pour en expliquer, s'il y a lieu, les intentions, et non pas expliquer, par des intentions supposées ou par d'imaginaires méthodes de travail, une prétendue absence de composition. Bref, juger l'œuvre telle qu'elle est, et non pas telle qu'elle devrait être ou telle qu'elle aurait pu être : je fais allusion ici aux hypothèses, nombreuses [37], sur la mort « prématurée » de Verrius Flaccus et sur l'état d'inachèvement dont on croit pouvoir reconnaître çà et là les signes, en notant simplement que le seul renseignement d'état civil qu'on ait sur Verrius, outre sa qualité d'affranchi, c'est qu'il mourut sous Tibère à un âge avancé [38], et que, dans son lexique, il parle du temple de la Concorde, restauré en 10 de notre ère [39], comme d'un édifice récent [40], si bien que l'hypothèse d'un inachèvement de l'œuvre paraît très fragile.

Mais commençons par le commencement, et aussi par le plus facile : je veux parler des articles *praemissi*, situés en tête de chaque lettre, auxquels Carl Otfried MÜLLER, dans son irremplaçable édition, a consacré le quatrième de ses théorèmes fondamentaux [41], qui restent, je tiens à le dire, à la base de toute recherche sur la composition du *De uerborum significatu*. Le premier lemme du recueil, on le sait, n'est autre que le mot *augustus* : la position « inaugurale » de ce vocable, placé au tout début de la première lettre du recueil s'explique par le respect d'une pratique romaine bien attestée, notamment dans le *De uerborum significatu* (*Lacus Lucrinus*, 108 L), et destinée à assurer à l'entreprise, par cette antécédence *ominis boni gratia*, l'*omen* d'un *nomen* favorable : *aput* (sic) *antiquos omnibus in rebus publicis et priuatis mos erat ut etiam ex nominibus sumerentur auspicia*, déclare par exemple un scholiaste de Cicéron [42]. Or, contrairement aux objections qu'avait cru pouvoir faire STRZELECKI [43] à l'observation de MÜLLER, et pour peu qu'on admette que tout sujet portant sur les *res sacrae* était

37. Cf. par ex. REITZENSTEIN, *Verrianische Forschungen*, 1887 : « ... als die Arbeit aus uns unbekannten Anlass unterbrochen wurde » (p. 78), ou F. BONA, *Contributo allo studio della composizione del « de verborum significatu » di Verrio Flacco*, Milan, 1964 : « Ragioni che ci sfuggono — morte?, vecchiaia? — avrebbero impedito a Verrio Flacco di portare a compimento l'opera intrapresa » (p. 165). Cf. déjà STRZELECKI, p. 80 de l'*op. cit. infra*, n. 43.

38. *Decessit aetatis exactae sub Tiberio*, dit Suétone (*gramm.* 17).

39. Cf. Ovide, *Fast.*, 1, 637; DIO 55, 8, 2 et 56, 25, 1; cf. aussi C. GASPARRI, *Aedes Concordiae Augustae*, Rome, 1979.

40. *Ubi nunc est aedes Concordiae inter Capitolium et Forum*, 470 L.

41. Leipzig, 1839, p. XVI-XVII.

42. *Schol. Ambros. ad pro Sc.*, 30, éd. STANGL, 1912, p. 274.

43. *Quaestiones Verrianae*, Trav. de la Soc. des Sc. et des Lettres de Varsovie, Classe I, n. 13, Varsovie, 1932, p. 64-80.

de nature à fournir un début favorable, on constate que cette règle se trouve respectée pour les lettres B (*Bona*), F (*Fornacalia*), H (*Herbam do*), L (*Lucetium*), M (*Magnos Ludos*), N (*Naenia*), P et S (avec des citations du chant Salien). Quant aux autres lettres, il s'agit, pour la plupart des cas (5 cas sur 8), de passages où seul le texte de Paul Diacre a été conservé et pour lesquels nous n'avons plus aucun vestige direct de celui de Festus, ni, bien sûr, a fortiori, de celui de Verrius (ce sont les lettres D, E, G, I et V). Les seules exceptions sont donc les lettres O, T et peut-être R; mais pour les reconnaître comme telles, il faut supposer qu'elles ne sont pas dues aux suppressions opérées, de son propre aveu[44], par Festus. Je remarquerai encore — en renvoyant à ce que j'ai dit ailleurs pour une analyse plus détaillée du vocabulaire de la divination dans le *De uerborum significatu*[45] — que, commençant par un mot augural, notre lexique se clôt, également, du moins dans l'état de notre tradition, par un lemme augural : *Vernisera*, le dernier mot de ce lemme, et donc de tout l'ouvrage, étant même *auguria*[46]; ce terme nous renvoie, évidemment, au premier mot du recueil, *augustus*, dont je parlais à l'instant.

Il est inutile, bien sûr, d'insister sur la valeur particulière de ces vocables dans un contexte « augustéen », ni, non plus, sur leurs sous-entendus romuléens. On pourrait objecter que le nom du premier fondateur de l'*Urbs* n'apparaît pas ici : ce serait oublier qu'à ce début du recueil, nous ne disposons que du texte de Paul Diacre. L'objection serait même d'autant moins fondée qu'il convient, je crois, de reprendre une suggestion de MÜLLER[47] (reprise par LINDSAY[48]), qui retrouvait la trace de Verrius dans l'explication que donne Suétone[49] du titre choisi par Octave en 27 avant notre ère. J'ajouterai, pour confirmer cette suggestion, l'indice suivant : dans ce passage de sa *Vie d'Auguste*, l'historien cite le vers d'Ennius, *Augusto augurio postquam incluta condita Roma est*[50]; or Ennius est, avec Plaute, l'auteur le plus cité dans le *De uerborum*[51] *significatu*, et il paraît difficile d'attribuer à Festus les si nombreuses citations du poète des *Annales* qui y ont été conservées; à vrai dire, même les partisans les plus farouches d'un interventionnisme forcené de Festus dans le texte du *De uerborum significatu* n'ont jamais été jusqu'à faire cette hypothèse[52]. Bien

44. Cf. le lemme *Poriciam*, 242 L.

45. *Intermortua iam et sepulta verba* (Fest., 242 L). Les mots de la divination chez Verrius Flaccus », dans les *Actes de la Table-Ronde (1988) C. N. R. S.* sur *La divination dans le monde étrusco-italique*, vol. 2 (sous-presse).

46. Cela, quelle que soit la lecture qu'on adopte pour le mot précédent, *Messalla* ou *messalia* (que suggère A. MOSCADI in *Prometheus*, 10, 1984, p. 70-74).

47. *Op. cit., ad. loc.*

48. *Gloss. Lat.*, IV, 1930, p. 93.

49. *Aug.*, 7.

50. 502 V = 155 Sk. Il reste, bien sûr, la possibilité que la citation d'Ennius ait été introduite dans le texte de Suétone à la faveur d'une scholie postérieure, mais le goût du biographe des Césars pour les citations de poètes n'impose pas cette hypothèse.

51. Sur la place d'Ennius dans le texte transmis par Festus, voir la préface d'O. SKUTSCH dans son édition des *Annales*, Oxford, 1985, p. 35-38.

52. Ainsi même O. GRUPPE (dans sa contribution aux *Mélanges Mommsen*, 1877, p. 549) les fait-il remonter à Verrius, attribuant simplement à Festus leur insertion dans le texte du *D. V. S.* : « Diese Glossen (= Enniusglossen) scheinen wirklich ebenso wie die Catoglossen aus einem Commentar des Verrius Flaccus zu stammen. »

entendu, cela ne donne pas valeur de preuve à ce qui n'est qu'un indice, mais, même si ce vers est aussi cité ailleurs (par Varron, dans ses *Res Rusticae*, 3, 1, 2), il convient si bien au programme augustéen et aussi au contenu du *De uerborum significatu*, que nous avons du mal à penser à une rencontre purement fortuite : car dans cette formule qui lie ainsi divination augurale et fondation de Rome, n'est-ce pas la substance même de notre recueil que nous retrouvons, résumée comme dans une devise initiale et programmatique, qu'on suppose fort bien avoir figuré au seuil d'un lexique, où la divination et l'étude des débuts de la Cité de Romulus occupent une si grande place, un lexique où le lemme le plus développé n'est autre que le lemme *Roma*[53] ?

En admettant, cependant, cette cohérence retrouvée entre le début et la fin de l'ouvrage, ainsi que cette structure récurrente au début de chaque lettre, nous n'en avons pas, pour autant, avancé d'un pas sur la voie qui est, de loin, la plus ardue, celle qui nous mènera à la compréhension de la composition d'ensemble du *De uerborum significatu*. Mais, après tout, une telle voie existe-t-elle ? Peut-on vraiment espérer reconnaître quelque esquisse de cohérence, quelque commencement de logique dans ces listes interminables et énigmatiques de vocables les plus disparates, les plus étranges, dont l'agencement semble n'obéir à d'autre loi que celle de l'arbitraire et du hasard ?

Je crois que oui, et voici pourquoi. Tout d'abord, il nous faut partir des observations faites par MÜLLER dans la préface de son édition et résumées par lui sous la forme de quatre véritables théorèmes. Le premier[54] d'entre eux, on le sait, constatait l'existence de regroupements thématiques rassemblant des mots relevant du même thème, que MÜLLER appelait des *corpora*, les principaux regroupements étant ceux concernant les *res sacrae*, le droit, la ville de Rome, etc... Le principe de classement dominant, et le plus visible, lui apparaissait néanmoins celui de la succession alphabétique des mots, qui s'appliquait, remarquait-il, non seulement à la première lettre de chacun d'eux, mais aussi à la seconde et, souvent, à la troisième et aux suivantes. A partir de là, il croyait pouvoir établir que, malgré quelques exceptions, on pouvait distinguer deux parties dans chacun des ensembles constitué par les mots commençant par la même lettre ; une première partie comprend des mots disposés selon un ordre alphabétique, je dirais « élargi », une seconde « laissant transparaître un classement thématique ». Passons sur le second théorème qui traitait des répétitions de termes[55], et sur le quatrième, dont nous avons déjà parlé à propos des lemmes initiaux, et rappelons que, dans le troisième théorème, il s'attachait à la présence récur-

53. *Romam*, 326 à 330 L.

54. Voir la traduction du latin de MÜLLER : « Chaque lettre se divise en deux parties : dans la première les mots sont disposés selon l'ordre alphabétique, non seulement de leur première lettre, mais même de leur seconde et souvent de leur troisième et suivantes ; dans la seconde, l'ordre alphabétique ne concerne plus que la première lettre de chaque mot, mais le groupement des lemmes laisse transparaître un classement thématique ».

55. Sur ce problème des répétitions, voir notre *article cité*, n. 45, *supra*.

rente de certains auteurs (Caton et Plaute) et de certains thèmes (la divination) dans les secondes [56] parties de chaque lettre.

Si je me suis attardé un instant sur ces considérations bien connues de tous les exégètes de Festus, ce n'est pas, bien sûr, parce qu'elles apporteraient la réponse à la question qui nous occupe aujourd'hui, mais plutôt parce que, à la faveur des ajouts, des réfutations de toute sorte qu'elles n'ont cessé de nourrir depuis 1839 entre philologues, elles constituent la base de toute réflexion sur la composition du *De uerborum significatu*, moins par les solutions qu'elles prétendaient fournir, solutions dépassées depuis longtemps, que par les problèmes qu'elles continuent de mettre en lumière, et qui demeurent, à mon avis, irrésolus.

Sans doute l'identification des *corpora*, des groupements thématiques est-elle de mieux en mieux assurée et la critique, avec les travaux fondamentaux de REITZENSTEIN, de STRZELECKI, de BONA, a fait des progrès notables et incontestables depuis MÜLLER, pour reconnaître, avec toujours plus de subtilité et de précision, d'autres thèmes et d'autres regroupements. Sans doute aussi, le principe du classement alphabétique d'un grand nombre de lemmes ne peut-il être véritablement remis en cause [57] : tout au plus peut-on dire, mais MÜLLER le soulignait déjà [58], que ce classement n'a rien de strict et qu'il ne dédaigne pas les approximations [59].

La vraie question qui se pose, en réalité, c'est non pas celle de l'existence de ces deux principes classificatoires, l'alphabétique et le thématique, mais, bien plutôt, celle de leur présence *simultanée* au sein d'un même ensemble, une présence qui a toujours paru si peu compréhensible à la critique, que celle-ci a unanimement renoncé à reconnaître dans le *De uerbo-*

56. Par la suite, les travaux de NETTLESHIP (*Am. Journ. of Phil.*, 1, 1880, p. 253-270 et 2, 1881, p. 1-19), REITZENSTEIN et STRZELECKI allaient démontrer l'existence de séries similaires existant aussi bien dans les premières que dans les secondes parties de chaque lettre, et se retrouvant même d'une lettre à l'autre; cf. aussi le chapitre second de l'ouvrage de BONA cité *supra* à la n. 37. Sur REITZENSTEIN, cf. la contribution de W. FAUTH dans l'ouvrage édité par C. J. CLASSEN, signalé *supra*, n. 27 (p. 178-196).

57. Cf. *contra*, la position radicale de MOSCADI (cité *supra*, n. 30), qui doit pourtant bien concéder « la tendenza a un certo raggrupamento » (p. 25).

58. *Op. cit.*, p. XXIX.

59. Du moins au regard de nos critères modernes; mais c'est que les Anciens ont de l'ordre alphabétique une conception élargie (cf. GOETZ, *C. G. L.*, I, p. 42-45), qui fait intervenir des paramètres comme la consonance dans la terminaison des mots (qui peut expliquer, par ex., la succession de *pacem* et de *penem* en 260 L). Il reste que la pratique de l'ordre alphabétique était connue depuis longtemps, comme l'a montré l'ouvrage de L. W. DALY, *Contributions to a History of Alphabetization in Antiquity and the Middle Ages*, Bruxelles, 1967, sur lequel je remercie M. François DOLBEAU d'avoir attiré mon attention; on ajoutera les références papyrologiques supplémentaires données par A. WOUTERS, in *A. C.*, 38, 1969, p. 289-292. Pour les lettres latines, la première attestation d'une liste de noms classés alphabétiquement est fournie, comme on sait, par Plaute dans l'*Asinaria* (vers 864-866, cf. DALY, p. 50); maintenant, est-ce que les anciens glossaires d'époque républicaine, qui ne nous sont connus que par VARRON et, précisément, Verrius Flaccus (références indiquées par GOETZ in *R. E.*, 7, 1912, s. v. « Glossographie », col. 1435) suivaient l'ordre alphabétique? La vraisemblance est pour une réponse positive, surtout si l'on en reconnaît la trace dans les anciens lexiques dont Charisius invoque le témoignage à plusieurs reprises (cf. *Gr. lat.*, KEIL, I, 1857, p. 229 *in glossis antiquitatum* et p. 242 *in glossis ueterum*) et qu'on les assimile (cf. GOETZ, in *R. E.*, 7, col. 1441) aux *glossemata per litteras Latinas ordine composita*, qui étaient à l'origine annexés à l'ouvrage du grammairien (cf. KEIL, *ibid.*, p. 6). Par ailleurs, et à titre de comparaison, on se souviendra qu'en plein XIX[e] siècle, le *Dictionnaire des idées reçues* de FLAUBERT se caractérise par un « ordre alphabétique peu respecté » (E. L. FERRERE, *Le Dict. des idées reçues*, 1913, p. 40).

rum significatu autre chose qu'un fatras plus ou moins désordonné de fiches. Les compilations successives dont l'œuvre de Verrius fut l'objet offraient naturellement à ceux qui tentaient d'expliquer ce chaos apparent un argument évident, qui, pourtant, perdit, nous allons le voir dans un instant, beaucoup de sa force au fil des ans.

Le plus tentant était, bien sûr, de faire coïncider la dualité du texte et la bipartition qui s'y manifeste, avec la dualité des auteurs qui avaient contribué à son élaboration. Cette méthode aboutissait alors, en général, à attribuer à Festus la responsabilité de la seconde partie de chaque lettre d'un lexique dont les premières parties restaient dévolues à Verrius (c'est avec des nuances l'hypothèse de MÜLLER lui-même, et d'HOFFMANN [60] dans une dissertation de 1886 : pour MÜLLER, Festus aurait compilé d'autres ouvrages de Verrius [61] ; selon HOFFMANN, il aurait recueilli des matériaux pour ses futurs *Libri priscorum uerborum* annoncés dans le lemme *Poriciam* [62]). Certains, comme Otto GRUPPE (en 1877, dans les *Mélanges Mommsen*) reconnaissaient même dans l'ordre alphabétique des premières parties la main de Festus [63].

A cette première phase de ce que je nommerais un « panfestianisme » (si on veut bien m'autoriser ce néologisme), succéda une phase de « panverrianisme », lorsque des travaux, de plus en plus nombreux, détruisirent les présupposés sur lesquels se fondait la première, en montrant l'unité de facture et la récurrence de procédés compositionnels identiques d'un bout à l'autre du *De uerborum significatu*, c'est-à-dire non seulement dans les premières, mais aussi dans les secondes parties. Les noms de REITZENSTEIN [64] et de STRZELECKI [65] marquent autant d'étapes décisives dans cette manière de reconquête du *De uerborum significatu* par Verrius Flaccus.

L'exploration de cette seconde direction de recherche (qu'a continuée de nos jours le livre de Ferdinando BONA [66]) permit en effet d'accumuler des résultats, certes partiels, mais décisifs, même si l'interprétation qu'il convient de leur donner reste, bien entendu, des plus délicates.

En se fondant sur l'omniprésence des références à Verrius dans tout l'ouvrage, et surtout sur l'étude des sources, qui faisait apparaître que Festus n'avait pas cité, à deux exceptions près, d'auteur qui n'ait pu être cité avant lui par Verrius, REITZENSTEIN montrait [67] l'impossibilité de faire jouer à Festus un rôle tant soit peu conséquent dans l'élaboration du recueil transmis sous son nom. Après lui, l'étude de STRZELECKI permettait de découvrir que les citations de poètes interviennent toujours dans le même ordre tout au long du *De uerborum significatu* : ainsi se trouvait mise au jour

60. *De Festi de verb. sign. libris quaest.*

61. Cf. la p. XXIX de la préface de son édition.

62. 242 L : on peut penser en réalité que cette œuvre, nulle part attestée ailleurs, resta à l'état de projet (cf. R. HELM in *R. E.*, 21, col. 2316).

63. Dans les *Commentationes Philologae in hon. Th. Mommseni*, Berlin, 1877, p. 549.

64. *Op. cit. supra*, n. 37.

65. *Op. cit. supra*, n. 43.

66. *Op. cit. supra*, n. 37.

67. *Op. cit.*, p. 21-22.

une véritable trame philologique, partant de Térence et d'Ennius, et reliant entre eux près de dix-sept poètes [68]. Il dégageait aussi ce que j'appellerais une « loi de proximité » en montrant que le voisinage de deux (ou plusieurs) lemmes indique souvent une origine commune [69]; on se souvient que MÜLLER, suivi par REITZENSTEIN [70], avait déjà mis en lumière la succession régulière de groupes de gloses traitant d'un même sujet ou provenant de la même source. Cet ensemble de découvertes remarquables, joint à d'innombrables acquisitions de détail souvent précieuses, mais que je n'ai évidemment pas le temps de mentionner ici, conduisait ainsi à reconnaître à Verrius Flaccus la pleine responsabilité du *De uerborum significatu* et à ne plus lui en contester « l'autorité », je veux dire la qualité d'auteur.

Pour autant, ce mouvement de recherche ne résolvait pas la question de la composition du recueil, puisqu'il se heurtait toujours à l'irritant problème de la coexistence de deux formes de classement à l'intérieur de la même œuvre, l'ordre alphabétique d'une part [71] (les premières parties selon MÜLLER), l'ordre thématique d'autre part. Mais s'il laissait cette difficulté en suspens, c'est qu'il déplaçait, en réalité, la discussion, dont l'enjeu devenait désormais, une fois reconnue la paternité de Verrius sur son œuvre, la détermination des méthodes de travail de l'antiquaire augustéen. C'était évidemment là le seul moyen de concilier l'identité retrouvée de l'auteur avec l'hétérogénéité, persistante et décourageante, de l'œuvre.

C'est ainsi que REITZENSTEIN crut pouvoir montrer que le travail alphabétique aurait résulté d'une seconde étape et que, donc, les secondes parties avaient été rédigées avant les premières [72], tandis que GOETZ [73] et surtout STRZELECKI [74] pouvaient, à peu près sur les mêmes bases, défendre des conclusions exactement opposées. Les uns et les autres n'avaient pas en effet de peine à montrer que la bipartition définie par MÜLLER entre des premières parties alphabétiques et des secondes parties thématiques n'empêchait pas qu'on ne trouvât bien des regroupements thématiques dans les premières parties [75] et bien des continuités purement alphabétiques dans les secondes [76]. Il était alors loisible aux uns et aux autres

68. *Op. cit.*, p. 82.

69. Cf. p. 23 et s.

70. MULLER, *op. cit.*, p. XVII; REITZENSTEIN, *op. cit.*, *passim*. Voir aussi BONA, p. 35 et s.

71. Pour l'analyse de l'ordre alphabétique des « premières parties », cf. REITZENSTEIN, *op. cit.*, p. 68 et s.

72. Ou, plus exactement, qu'elles représentaient le travail préliminaire d'information accompli par Verrius Flaccus et pas encore réordonné alphabétiquement par lui : ainsi, « die streng alphabetische Ordnung ist daher in die 'ersten Teile' des Verrianischen Werkes erst nachträglich durch zahlreiche Umstellungen hereingebracht » et « letztere (Teile) sind Stücke der ursprünglichen Staffsammlung des Verrius » (*Verrianische Forschungen*, 1887, p. 73).

73. *Corpus Gloss. Latin.*, I, 1923, p. 8.

74. *Op. cit.*, p. 93 et s.

75. Cf. déjà MÜLLER, *op. cit.*, p. XXIX : « Haec tabula (...) multis exceptionibus turbata esse videatur »; voir aussi REITZENSTEIN, *op. cit.*, p. 69 et s., et STRZELECKI, p. 100-101.

76. Cf. REITZENSTEIN, p. 78, et STRZELECKI, *op. cit.*, p. 93 et s. Dans la perspective tracée par REITZENSTEIN, cette particularité est évidemment fort gênante, comme le révèle la tentative d'explication de F. BONA, *op. cit.*, p. 167-168 : « in limitati gruppi delle seconde parti » (...) « poteva avvenire che si succedessero singole glosse aventi già in comune la sillaba o il gruppo consonantico iniziale. Questa circostanza che è nelle prime parti il risultato di una cosciente e voluta rielaborazione, nelle seconde non può non imputarsi al caso ».

d'interpréter, tantôt ce qu'il y a d'ordre thématique dans les premières parties, tantôt ce qu'il y a d'ordre alphabétique dans les secondes parties, comme les vestiges d'un état rédactionnel antérieur, pour conclure, dans un cas (avec REITZENSTEIN) que les secondes parties avaient précédé les premières, et, dans l'autre (avec STRZELECKI), qu'elles avaient, au contraire, été rédigées après celles-ci. Hypothèses diverses par leurs modalités, mais identiques en ce qu'elles supposaient toutes deux que l'œuvre que nous lisons aujourd'hui était restée inachevée.

Autrement dit, c'était là résoudre sur le plan de la chronologie, et même de la biographie de Verrius Flaccus [77], une aporie qui était d'ordre typologique. Un autre moyen de résoudre une aporie est de la nier, et c'est pourquoi il a paru nécessaire à A. MOSCADI de revenir à un stade de la critique, je dirais, « pré-müllérien », par un article paru récemment (en 1979) dans le *Giornale Italiano di Filologia* [78].

Puisque la composition du *De uerborum significatu* ne se laisse pas réduire à un principe unitaire, puisque même en y distinguant deux principes de classement, on trouve toujours du thématique dans l'alphabétique et vice-versa [79], on a proposé alors de cesser d'attribuer l'œuvre à Verrius, dont en réalité il ne nous resterait rien, de renoncer même à y reconnaître quelque principe de classement que ce soit, pour n'y voir que les fiches de lecture accumulées par le seul Festus à partir d'ouvrages multiples, dus à Verrius, certes, mais aussi à bien d'autres auteurs.

Sur bien des arguments avancés pour remettre ainsi Festus au premier rang, je ne peux que renvoyer à ce qu'en disait déjà REITZENSTEIN à propos des travaux de ses prédécesseurs [80] : Festus serait ainsi un compilateur tellement respecteux qu'il n'oserait utiliser aucun auteur que n'aurait pu lire lui-même Verrius! Pour une thèse qui entend donner à Festus l'initiative dans l'élaboration et la composition du *De uerborum significatu*, c'est là, tout simplement, une contradiction intrinsèque.

Quant au silence des premiers humanistes à l'égard de Verrius, dont MOSCADI voudrait faire une preuve supplémentaire de la non-existence d'un traité verrien original [81], on ne peut raisonnablement rien en déduire venant d'un personnage comme Manilius Rhallus, qui se trompe de titre et semble ne pas faire très nettement la différence entre le texte de Festus et celui de Paul Diacre [82]. En fait, s'il y a une leçon dans ce silence, c'est bien la conclusion, somme toute assez encourageante pour nos études, que, parfois, de réels progrès s'accomplissent dans notre connaissance des textes, et que l'identification de Verrius et l'attribution à lui du *De uerborum significatu*, constituent des découvertes de la recherche dont il convient, je crois,

77. Cf. *supra*, n. 37.

78. A. MOSCADI, « Verrio, Festo e Paolo », *G. I. F.*, N. S., 31, 1979, p. 17-36.

79. *Op. cit.*, p. 22 et s.

80. *Verr. Forsch.*, p. 20-22.

81. *Op. cit.*, p. 29.

82. Voir le texte de sa dédicace à POMPONIUS LAETUS dans l'édition de LINDSAY, 1913, p. XI : « Nuper cum legissem Pompei Festi mutilatos libros qui priscorum verborum inscribuntur... » En fait, il ne s'agit encore que du bréviaire de Paul Diacre, et il faudra attendre 1500 pour que l'édition *princeps* de Festus voie le jour à Milan.

de faire crédit à Antoine Agustín et à ses successeurs. Pas davantage, le silence de Paul Diacre sur Verrius[83] ne peut rien prouver : pour ce bréviaire[84], vraisemblablement du reste rédigé très vite, qu'il offrait à son souverain (Charlemagne)[85], il eût été vraiment très maladroit de souligner qu'il ne s'agissait que d'un résumé de résumé! L'original verrien ayant alors disparu depuis longtemps sans doute, c'est même prêter au compilateur carolingien les pensées d'un philologue moderne que de supposer qu'il se soit intéressé au modèle de son modèle, et, tout simplement, de supposer qu'il se soit aperçu de cette dépendance. Autre argument avancé[86] : le fait que le grammairien Charisius cite sur le même plan Verrius *et* Festus (*ex Verrio et Festo*[87]) prouverait qu'il s'agit de deux auteurs indépendants l'un de l'autre et tout à fait différents. Là encore, c'est oublier les habitudes de l'érudition antique qui n'hésite pas à mettre sur le même plan sa source et les sources de celle-ci afin de créer une impression de sérieux et d'exhaustivité. Denys d'Halicarnasse[88], Pline[89] sans doute ne procèdent pas autrement et l'on sait bien que toute la difficulté pour leurs commentateurs est de déterminer, parmi les très nombreuses sources dont ils invoquent le témoignage dans leurs prologues, celles qu'ils ont effectivement utilisées.

Et si Festus cite si souvent l'opinion de Verrius[90], cela n'indique pas qu'il ne suit ce dernier qu'à ces occasions-là, mais que Verrius, lui, avait fait œuvre personnelle d'érudition et qu'il n'hésitait pas, le cas échéant, à donner son avis, comme l'a prouvé l'examen des sources utilisées et citées dans le *De uerborum significatu* à propos de tel ou tel thème[91].

Suétone nous montre d'ailleurs Verrius offrant en récompense à celui de ses élèves qui l'avait emporté sur les autres dans les concours qu'il ne cessait d'organiser entre eux, un livre rare : *id erat liber aliquis antiquus*

83. Cf. MOSCADI, p. 27 et s.

84. Voir R. CERVANI, *L'epitome di Paolo del « De verborum significatu » di Pompeo Festo. Struttura e metodo*, Rome, 1978.

85. Sur la signification de l'œuvre de Paul Diacre dans le contexte carolingien, cf. REYNOLDS et WILSON, *D'Homère à Érasme*, 1984, p. 65 et p. 163, et surtout F. BRUNHOLZ, *Hist. de la litt. latine du moyen âge*, 2, *L'époque carolingienne*, 1992. Vu la personnalité de son destinataire, l'insistance sur la ville de Rome dont témoigne la préface du résumé paulinien ne saurait être indifférente : *et praecipue ciuitatis uestrae Romuleae (...) uocabula diserta repperietis.*

86. MOSCADI, p. 25.

87. Passage absent de FUNAIOLI, *G. R. F.*, 1907, et signalé (après MULLER, p. XXXI) par R. HELM in *R. E.*, 21, 1952, col. 2316; il s'agit de KEIL, *G. L.*, I, 220 = BARWICK, 1964, p. 285 (*Art. Gram. Lit.*, II).

88. Voir l'article de J. POUCET, *Denys d'Halicarnasse et Varron*, in *M. É. F. R. A.*, 101, 1989, p. 63-95, avec la liste (p. 64) des érudits du siècle dernier ayant proposé de faire de VARRON la source principale, sinon unique, des *Antiquités Romaines*; même si cette interprétation doit aujourd'hui être révisée, J. POUCET parle néanmoins « de sa Préface, où il fournit une liste d'auteurs *censés* avoir été utilisés pour l'ensemble de son œuvre » (p. 91, souligné par nous).

89. Voir notamment les indications rassemblées par G. SERBAT, in *A. N. R. W.*, II, 32, 4 (1986), p. 2108-2109.

90. Soixante-treize occurrences du nom de V. F. dans les textes de Festus et de Paul Diacre, l'antiquaire augustéen étant nommé dans quarante-huit lemmes.

91. Par exemple, la divination (voir en particulier le lemme *Refriua faba* en 344 L, avec les traces d'une nette prise de position) : cf. notre examen des sources de V. F. sur ce sujet, dans les Actes de la Table-Ronde *C. N. R. S.* de mars 1988 sur *La divination dans le monde étrusco-italique*.

pulcher aut rarior [92]. On trouverait en vérité difficilement meilleure attestation de la pratique d'une érudition authentique chez Verrius!

Quant aux variations légères sur le titre de l'œuvre, l'archaïque *significatu* devenant *significationibus* (ou *significatione*) chez ses compilateurs, elles ne constituent pas un phénomène isolé dans la tradition antique (je pense aux variations sur l'intitulé des *Origines* de Caton par exemple [93]) et elles s'inscrivent tout à fait dans cette entreprise de normalisation que constitue toujours la rédaction d'un abrégé.

C'est bien le *De uerborum significatu* que Festus a résumé, et non une masse d'œuvres choisies au hasard [94], parmi lesquelles on retrouverait d'autres œuvres du même Verrius, notamment le *De obscuris Catonis* [95] : de même que Bayle a fait entrer dans son *Dictionnaire* la substantifique moelle de ses fameuses *Pensées diverses sur la Comète* [96], de même Verrius, si l'on nous permet cette comparaison, aura utilisé [97] le résultat de recherches publiées, antérieurement ou parallèlement à la rédaction de son Dictionnaire, sous forme de monographies.

Lorsque Festus s'interroge, à propos du lemme *Pictor Zeuxis* [98], sur « le motif qui a pu déterminer Verrius à placer ici ce fait, alors qu'il s'était donné pour tâche d'écrire sur la signification des mots », *cur hoc loco relatum sit a Verrio, cum de significatu uerborum scribere propositum habuerit, equidem non uideo*, on voit bien qu'il est en train de suivre, avec quelque mauvaise humeur, le déroulement d'un ouvrage qu'il résume d'un bout à l'autre. Car dans l'hypothèse où le *De uerborum significatu* ne serait pour lui qu'une source parmi bien d'autres [99], son commentaire n'a plus aucun sens.

Ce retour à Festus et ce renoncement à toute possibilité de composition du *De uerborum significatu* s'appuie enfin, et surtout, sur une lecture de la célèbre glose *Poriciam* [100], qui suscite plus de difficultés qu'elle n'en pré-

92. *Gramm.* 17.

93. Voir SCHANZ-HOSIUS, *Gesch. der röm. Lit.*, I, 1927, p. 188, ainsi que les remarques de M. CHASSIGNET dans son édition, Paris, 1986, p. XIII (n. 1).

94. Cf. MOSCADI, p. 26 et p. 35 : « Ciò, del resto, è facilmente desumibile dal testo del *D. V. S.*, dove le menzioni delle opere altrui, per altro non infrequenti, mostrano senza possibilità di equivoco che il *D. V. S.* è un opera di compilazione. » Sur cet argument, cf. *supra*, n. 80. Il y a certes un travail de compilation à la base du *D. V. S.*, mais c'est un travail dû à Verrius Flaccus lui-même.

95. Attesté par Aulu-Gelle, *N. A.*, 17, 6.

96. Parues d'abord en 1682 (le *Dictionnaire* étant de 1696).

97. Comme le prouve la convergence du passage cité *supra*, n. 95, avec le lemme *Recepticium seruum*; cf. REITZENSTEIN, *op. cit.*, p. 57. Outre le *De obscuris Catonis*, on pensera donc aussi aux *libri de orthografia* ou à ceux que l'antiquaire augustéen avait consacrés à l'étude de *Rerum memoria dignarum* (cf. SCH.-HOS., *Gesch. röm. Lit.*, 2, 1935, p. 367).

98. 228 L.

99. Cf. MOSCADI : « Festo ha tenuto presente costantemente come fonte il *De verborum significatu* di Verrio, ma non di piú » (p. 26). En vérité, si Festus avait été un compilateur original (si je puis dire) et libre de ses mouvements, il n'était obligé ni de se référer au *D. V. S.* en particulier, ni d'en respecter la structure (*hoc loco*). Voir aussi le commentaire de REITZENSTEIN (p. 18) à propos du lemme *Praebia* (en 276 L) et de la remarque de Festus (*rursus Verrius uocari ait*) qui ne se comprend que si on la réfère à une répétition constatée dans les limites d'un même ouvrage (cf. aussi BONA, p. 114-115). De même, le reproche formulé par Festus dans le lemme *Tatium* (496 L), *quod ad significationem uerborum non magis pertinet*, ne se comprend que par rapport à un ouvrage unique de V. F., répondant à un projet et à un titre précis.

100. 242 et 244 L; MOSCADI, p. 32 et s.

tend résoudre. Festus, on le sait, y parle d'une explication de Verrius qui s'opposait apparemment à celle d'autres auteurs (le texte est très lacunaire), opposition qui montrerait une fois de plus que Verrius avait fait, là encore, un travail d'érudition où l'énumération de type doxographique des différentes traditions ne l'empêchait pas lui-même de prendre parti; à partir de là, Festus ajoute qu'il se réserve de réfuter plus tard l'opinion de son auteur, car son « but, en dépouillant ses livres si nombreux, est de laisser de côté les mots déjà morts et comme ensevelis, et qui, de son propre aveu, ne sont de nul usage ou de nulle autorité, et de résumer le reste le plus brièvement possible en quelques livres seulement »[101] : *cum propositum habeam ex tanto librorum eius numero intermortua iam et sepulta uerba atque ipso saepe confitente nullius usus aut auctoritatis praeterire, et reliqua quam breuissime redigere in libros admodum paucos.* Quant au reste, sur quoi il est en désaccord, Festus renvoie ses lecteurs à un ouvrage intitulé *Priscorum uerborum cum exemplis*, ouvrage qui, soit dit en passant, n'est attesté nulle part ailleurs[102].

J'ai déjà[103] dit ce qu'il faut penser d'une interprétation qui voudrait que Festus ait voulu résumer *tous* les ouvrages de Verrius : ainsi *tanto librorum eius numero* renvoie bien au seul *De uerborum significatu*[104]. Nous savons que la lettre A comprenait au moins quatre livres, la lettre P, au moins cinq[105]; prenons le plus petit de ces chiffres, multiplions-le par 20 et non par 23, pour tenir compte des lettres peu denses lexicalement parlant, retirons encore par prudence à ce total de 80 livres, une bonne dizaine, une vingtaine même si l'on veut, on arrive de toute façon à un total très largement supérieur à celui des 20 livres de l'abrégé de Festus, qui peut ainsi s'autoriser à parler de sa propre œuvre comme comprenant *libros admodum paucos*[106]. L'entreprise d'abréviation (fondée sur un double et complémentaire processus : *praeterire* et *redigere*) ne renvoie donc pas au traité festien *uerborum priscorum cum exemplis*, réservé, Festus l'indique explicitement, à l'examen des mots à propos desquels il entend entrer en discussion avec son prédécesseur[107]. Certes, des discussions de ce type ne manquent

101. Traduction M. A. SAVAGNER, Paris, 1846, p. 371 (légèrement amendée).

102. Cf. *supra*, n. 62.

103. Cf. *supra*, n. 99, avec l'argumentation de REITZENSTEIN. On peut se demander d'ailleurs pourquoi, dans ce cas, FESTUS n'aurait cité que le titre d'une seule œuvre de V. F., celui, précisément, du *D. V. S.*, en faisant silence sur tout le reste.

104. En outre, l'anaphorique, à valeur possessive, *eius*, qui désigne V. F., montre clairement que Festus n'a travaillé que sur un texte de V. F., à l'exclusion de tout autre auteur. On ne saurait donc dire qu'il s'agit de « due autori indipendenti fra loro » (MOSCADI, p. 25), en supposant simultanément, d'une manière quelque peu contradictoire, que le texte de Festus serait établi d'après l'ensemble des ouvrages de V. F. (ce qui est l'hypothèse de MULLER, mais ici non plus limitée aux secondes parties), et que ce qu'écrit Festus « è frutto della sua personale attività di ricerca » (*ibid.*, p. 27). D'ailleurs, une expression comme *neque in hoc*, qui rappelle directement le *hoc loco* du lemme *Pictor Zeuxis* (cf. *supra*, n. 99), ne s'explique que si Festus suit la trame d'un ouvrage unique, autrement dit le *D. V. S.*

105. Sur cette question, cf. MÜLLER, p. XXX-XXXI, et REITZENSTEIN, p. 2.

106. Si élevé qu'il paraisse pour un abrégé, le chiffre de vingt livres n'a rien d'invraisemblable, puisqu'il correspond très exactement au nombre de livres que comprenaient habituellement les compilations de ce genre, qu'il s'agisse des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle, du traité *De conpendiosa doctrina* de Nonius Marcellus ou des *Etymologies* d'Isidore; quant au nombre de soixante / quatre-vingts livres qu'il suppose pour l'original de V. F., il est lui aussi tout à fait plausible, si on pense aux soixante-seize livres *Logistorici* ou aux cent cinquante livres de *Satires Ménippées* écrits par Varron.

107. *Ea autem, de quibus dissentio, et aperte et breuiter, ut sciero, scribta in his libris meis inuenien-*

pas dans le *De uerborum significatu*, et l'on ne peut pas dire non plus qu'y ont été éliminés tous les vocables anciens, deux objections faites par MOSCADI [108] pour refuser l'interprétation habituelle de ce lemme comme description de ce que Festus est en train de faire en résumant le *De uerborum significatu* de Verrius. Mais, à vrai dire, on y trouve beaucoup moins des discussions de Festus, que des accès, vite réprimés, de mauvaise humeur, de lassitude et, c'est important, d'incompréhension [109]. Nous ne savons pas du tout, non plus, hélas!, ce que Festus a éliminé de l'original verrien [110]. Surtout, contrairement aux apparences, il est faux de penser que Festus a laissé dans son propre abrégé des mots dépourvus à la fois d'*usus* et d'*auctoritas* [111]. Au deuxième siècle de notre ère, époque où vécut probablement [112] Festus, la romanité est loin d'avoir épuisé ses forces : certes, bien des termes du *De uerborum significatu* sont archaïques (et, comme tels, hors de l'usage courant, de l'*usus*), mais ils restent utiles, que ce soit dans les cérémonies sacrées, les rites auguraux, dans les procédures juridiques, ou encore pour la compréhension des textes classiques, (ils sont donc pourvus d'*auctoritas*).

En outre, si Festus n'a pas résumé le *De uerborum significatu*, si ce lemme s'applique à autre chose, quel est donc l'ouvrage que nous avons sous les yeux ? Rapporter cette précieuse description à des livres perdus [113],

tur, [qui] inscribuntur « priscorum uerborum cum exemplis ». En d'autres termes, Festus oppose son travail d'abréviateur, fondé d'une part sur la suppression des mots qu'il juge obsolètes et, d'autre part, sur l'allègement des notices qu'il conserve, à l'exposé de ses désaccords avec V. F., pour lesquels il renvoie à un ouvrage autre (cf. le futur *inuenientur*) que le résumé qu'il est en train d'élaborer. On ne peut dissocier du *D. V. S.* la méthode de travail décrite au début de ce lemme qu'en rapportant le *ea autem*, qui commence cette phrase, au *reliqua* de la phrase précédente, alors qu'il s'agit en fait de l'annonce de la relative qui suit immédiatement (*de quibus dissentio*) ; enfin, l'équivalence entre *reliqua* et *ea autem* (niant l'opposition suggérée par *autem*) est d'autant moins vraisemblable que l'opération d'abréviation décrite par Festus sous l'expression *redigere in libros admodum paucos* ne porte tout de même pas que sur ses points de désaccord avec son prédécesseur!

108. *Op. cit.*, p. 33.

109. Voir les passages rassemblés par REITZENSTEIN, *op. cit.* p. 8-14. En admettant même que ces « interventions d'auteur » puissent être considérées comme des discussions (ce qu'elles ne sont pas), l'objection peut être retournée : car pourquoi alors Festus aurait-il parlé d'un ouvrage auquel les discussions auraient été réservées (le *Priscorum uerborum cum exemplis*) ?

110. Autrement dit, dans la réduction opérée entre l'œuvre originale de V. F. et le *compendium* rédigé par Festus, nombre de mots considérés par ce dernier comme inutiles ont dû disparaître sans même laisser de traces.

111. Festus, c'est-à-dire V. F. (pour une fois, les mots *ipso confitente* apportent la preuve que l'expression remontait à V. F. lui-même), écrit *nullius usus aut auctoritatis*, que MOSCADI, suivant en cela la traduction (qu'il cite) de SAVAGNER (éd. PANCKOUCKE, 1846, p. 371), rend par « de nul usage *et* de nulle autorité » ; il n'est tout de même pas sûr que la disjonction (*aut*) soit à considérer comme une coordination (*aut* pour *et*, après *nullus*), et on peut penser que V. F. déclarait que son *Dictionnaire* contenait, soit des mots possédant l'*usus* sans l'*auctoritas*, soit l'*auctoritas* sans l'*usus* : aux mots sacrés (ceux du *Carmen Saliare*, par ex.), répondraient ainsi dans le *D. V. S.* les mots usuels (par ex. les proverbes pour lesquels V. F. recourt souvent à *Sinnius Capito*). Il est probable aussi que dans ce passage, dont on méconnaît généralement la véritable portée (cf. *infra*, n. 150), V. F., en soulignant son intérêt pour les vieux mots, ait voulu signifier qu'il n'entendait pas se subordonner aux seuls critères de la correction grammaticale, définie précisément chez des grammairiens comme « Démétrios et quelques autres », « comme une connaissance portant sur les mots qu'on trouve chez les poètes ainsi que sur ceux qu'on emploie communément » (in *Sextus Empiricus, Contre les grammairiens*, 84), autrement dit, en termes latins, sur l'*auctoritas* et sur l'*usus*.

112. Cf. *R. E.*, 21, col. 2316 (R. HELM).

113. MOSCADI (*op. cit.*, p. 33), adoptant telle quelle la leçon du *Farnesianus*, rapporte au démonstratif de la formule *in his libris meis* (corrigé généralement en *in iis libris meis*) les *libros admodum paucos*, dont FESTUS a fait état précédemment. En réalité, la transformation dans les manuscrits médiévaux

et qui, pour une part (je pense au traité annoncé par Festus), sont restés probablement, comme il arrive souvent, à l'état de projet, c'est faire tomber, du même coup, l'ouvrage qui nous a été transmis, dans le vide et l'obscurité la plus complète [114].

Enfin, et surtout, il faudrait alors penser que les séries alphabétiques et les séries thématiques, certes imparfaites, qui s'observent dans le *De uerborum significatu* sont le fruit du hasard ? [115] Comme on le voit, c'est là créer d'insurmontables difficultés.

Il nous faut donc revenir à Verrius Flaccus et à lui seul, et à la composition du *De uerborum significatu*, qui laisse voir, indiscutablement, un ordonnancement par séries, alphabétique d'une part, thématique d'autre part. Comment donc pouvons-nous expliquer cette coexistence sans retomber dans les difficultés que nous venons d'évoquer ?

En nous penchant sur les interprétations qui ont jusqu'ici été proposées de la composition du traité de Verrius, nous avons pu voir que les deux principes de classement qu'on peut y reconnaître furent toujours considérés comme incompatibles et inconciliables. Si différentes soient-elles les unes des autres, c'est là leur présupposé commun, implicite parce que considéré comme évident [116].

Or, comme nous allons le montrer maintenant, ce présupposé est faux, et il est possible de parler d'une composition unitaire du *De uerborum significatu*.

Il faut, pour cela, songer que ce qui est sans aucun doute une banalité pour la linguistique moderne, qui a renoncé très clairement, depuis Saussure, à établir toute relation « naturelle » entre le signifiant et le signifié, et qui a même fondé son développement et sa légitimité scientifique sur cette renonciation, ne l'était nullement pour la lexicographie antique. Il convient en effet de se souvenir que pour les philosophes ou grammairiens de l'Antiquité (grecque et latine), dans le débat φύσις / θέσις sur les commencements du langage [117], s'était instauré depuis Platon, entre les conventionnalistes et

de *iis* en *his* est trop fréquente (la *Correspondance* de Cicéron en offre d'innombrables exemples) pour qu'on puisse en tirer semblable conclusion : il convient donc de lire *iis*, annonçant très normalement la relative qui suit (*[qui] inscribuntur...*).

114. Il faudrait, selon l'interprétation de MOSCADI, que dans le lemme *Poriciam*, Festus ait parlé de tout, sauf de l'ouvrage dans lequel s'insère cette glose : si, en effet, notre texte n'est pas le résumé du *D. V. S.* (un résumé que Festus annonce pourtant vouloir faire), et qu'il n'est pas non plus le *Priscorum uerborum cum exemplis*, de quoi s'agit-il alors ? Enfin, on ne comprendrait pas très bien la logique d'une démarche qui consisterait pour Festus à d'abord opposer la discussion (qu'il juge, dans la plupart des cas, inutile) et le travail de résumé-élimination pour, ensuite, les fondre dans un seul et unique ouvrage.

115. En fait, la thèse de MOSCADI est que les listes du *D. V. S.* suivraient, à partir d'une trame grossièrement alphabétique, un « ordre » assez vague qui, le cas échéant, laissât leur place aux « associations d'idées » de toutes sortes (p. 25) : or c'est précisément cette hypothèse d'une composition lâche, et pour ainsi dire spontanée, du *D. V. S.*, que les analyses de MULLER, de REITZENSTEIN, de STRZELECKI, en montrant la finesse et la cohérence d'ensemble de l'utilisation des sources et de la disposition des sujets tout au long du *D. V. S.*, ont battue en brèche.

116. D'autant plus que l'ordre alphabétique a unanimement été considéré comme l'aboutissement auquel devait nécessairement tendre le classement à l'œuvre dans le *D. V. S.* : signe de cette prédominance (qui n'est en réalité que le reflet d'une conception moderne de la lexicographie) accordée à l'ordre alphabétique, le fait qu'Antoine AGUSTÍN (1559), SCALIGER (1565) et DACIER (1681 et 1700) n'hésitèrent pas à modifier la distribution originale des lemmes du *D. V. S.*, afin de les faire se succéder selon un ordre alphabétique strict.

117. Sur cette opposition, voir H. STEINTHAL, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, Berlin, 1863, p. 312-323.

les naturalistes, « une sorte de doctrine 'moyenne' » consistant « à postuler l'existence d'un 'législateur des noms' qui aurait fixé le nom initial des choses en s'efforçant de faire correspondre chacun à la nature de chaque chose » [118]. Pour bien des Anciens, notamment (mais pas seulement) pour les stoïciens ou les pythagoriciens, les mots recèlent et révèlent tout à la fois la vérité des choses : « la justesse d'un nom... consiste à faire voir la nature de la chose » lit-on dans le *Cratyle* [119], et ce n'est pas un hasard, me semble-t-il, si Platon confie cette affirmation à Socrate, dont le rôle de conciliateur est net dans ce dialogue, et non à Hermogène ou à Cratyle. A cette formulation fait écho celle de Varron qui proclame dans le *De Lingua Latina* que *natura enim dux fuit ad uocabula imponenda homini* [120], à tel point que, selon l'une de ses exégètes les plus autorisées, on peut se demander « si pour Varron signifié et référent sont deux choses distinctes » [121].

Or c'est, à mon avis, dans une telle manière de voir le langage qu'il convient de chercher la solution au problème de la composition du *De uerborum significatu*.

Pour une pensée linguistique reposant plus ou moins sur le postulat que le verbe (*uerbum*) et la vérité des choses (*uerum*) ont partie liée — on sait par Donat que la connexion entre les deux termes avait été établie par Varron [122] — il est clair que classer les mots en ordre alphabétique n'excluait pas la validité de classements thématiques. Puisque les mots et les choses se répondent — *uerba esse naturalia magis quam arbitraria* disait Nigidius Figulus au témoignage d'Aulu-Gelle [123] — il est possible au lexicographe, je dirais même il est nécessaire, d'ajouter à l'ordre alphabétique, l'ordre thématique, c'est-à-dire de mettre en œuvre, sur le plan de la lexicologie, l'intime correspondance entre l'apparence et l'être, entre la forme et le sens, entre le verbe et l'idée, le signifiant et le signifié, dont les Anciens n'ont en fin de compte que rarement douté lorsqu'ils réfléchissaient sur le langage. Nommer, c'est définir : *Nomen, dictum quasi nouimen, quod notitiam facit*, et j'emprunte évidemment ces mots à notre lexique [124].

118. M. BARATIN et F. DESBORDES, *L'Analyse linguistique dans l'Antiquité classique, I — Les théories*, Paris, 1981, p. 25 : doctrine « moyenne », en ce qu'elle « permet de ne pas passer par les conceptions les plus systématiques de certains naturalistes tout en autorisant une analyse diachronique du langage, à l'inverse de la vision strictement synchronique d'un Aristote » (*ibid.*, p. 26). Voir aussi M. KRAUS, *Name und Sache. Ein problem im frühgriechischen Denken*, Amsterdam, 1987.

119. *Crat.*, 428^{e}, trad. L. MERIDIER ; voir aussi PROCLUS, *Commentaire du Cratyle*, scholies 16 et 17 (trad. dans l'ouvrage cité *supra*, n. 118, p. 117 et s.).

120. VI, 3 : sur l'étymologie chez Varron, voir W. PFAFFEL, *Quartus gradus etymologiae. Untersuchungen zur Etymologie Varros in De Lingua Latina*, 1981 (ajouter la bibl. donnée par L. DESCHAMPS dans son c. r. publié dans *Latomus*, 42, 1983, p. 657-660) et F. CAVAZZA, *Studio su Varrone etimologo e grammatico*, 1981. Cf. aussi l'importante note *ad loc.* dans l'édition du L. VI par P. FLOBERT, 1985, n. 3, p. 59.

121. L. DESCHAMPS, *Verbum quod conditum est...* Réflexions sur une expression varronienne », in *Latomus*, 47, 1988, p. 3-12 (p. 9).

122. *Ad.*, V, 8, 29, à rapprocher du témoignage fourni par AUG., *Dial.*, p. 238 *G. S.* (= p. 281 *G. R. F.*) : cf. J. COLLART, *Varron grammairien latin*, 1954, p. 253 et p. 269.

123. *N. A.*, X, 4. Cf. D. LIUZZI, *Nigidio Figulo, astrologo e mago. Testimonianze e frammenti* (avec bibl.), 1981.

124. 179 L : ce texte semble indiquer que V. F., qui mentionnait d'abord une possibilité d'étymologie par le grec (cf. 178 L), lui préférait ensuite l'explication par le latin (mais le *Farnesianus* est très détérioré à cet endroit). On décèle en effet, dans la recherche étymologique des Anciens, une opposition

Ainsi les principes classificatoires qui président à la composition des deux filons du *De uerborum significatu* sont-ils non point contradictoires, mais complémentaires; et c'est faute de l'avoir compris qu'on s'est évertué à établir, entre les passages alphabétiques et les passages thématiques, des datations comparées qui n'ont en réalité pas lieu d'être, et à formuler l'hypothèse, à laquelle *aucun* texte antique ne vient apporter le plus petit commencement de preuve, d'un inachèvement de l'œuvre [125].

On peut du reste, à mon avis, établir une analogie entre la composition donnée par Verrius à son lexique et un texte bien connu d'Auguste, je veux parler des *Res Gestae* : si l'on admet, en effet, que, dans le domaine du récit historique, l'ordre chronologique est l'équivalent de l'ordre alphabétique dans le domaine lexicologique, comment ne pas faire le rapprochement avec une inscription qui mêle, de façon subtile, la narration suivie des faits avec des développements thématiques, ces fameux *species* qui permettent au *Princeps* d'insister sur les aspects les plus importants de sa politique [126]? Ailleurs encore, dans les *Vies* de Suétone [127], et aussi dans les compilations du *Digeste* [128], on retrouve ce principe d'une composition, je dirais, alternée, qu'illustre, dans le domaine de la lexicographie, le *De uerborum significatu*. Examinée aussi sous cet angle, la manière (souvent bien mal comprise) dont Pline l'Ancien, dans les livres de son *Histoire Naturelle* qu'il a consacrés à l'histoire de l'art, a ordonné le déroulement de ses descriptions, suivant l'ordre alphabétique d'une part pour les noms d'artistes, et s'attachant en même temps à dégager des ensembles selon les sujets traités par ces derniers, prend, me semble-t-il, une nouvelle signification [129].

Mais l'analogie la plus frappante, et en tout cas la plus directe, n'est-elle pas celle que l'on peut instituer avec une autre œuvre de Verrius Flaccus lui-même, à savoir ce calendrier commenté dont on a retrouvé les fragments à Préneste [130], et dont la rédaction avait déjà pu orienter son auteur

entre deux tendances, l'une hellénophile, l'autre latinophile, sur lesquelles on trouvera quelques indications dans L. LERSCH, *Die Sprachphilosophie der Alten*, 3, 1841, p. 134 et s.. Ce passage de Festus a été rapproché de Varron, *L. L.*, 6, 60, par L. DESCHAMPS (p. 8 de l'art. cité *supra*, n. 121) et de Palemon par F. CAVAZZA, *op. cit. supra* n. 120, (p. 33).

125. Cf. *supra*, n. 37.

126. Sur le problème de la composition des *R. G.*, cf. l'éd. de J. GAGÉ (3e éd., 1977), p. 41, et E. S. RAMAGE, *The nature and purpose of Augustus « Res Gestae »*, 1987, p. 15 et p. 135-139.

127. Cf. P. GRIMAL, *Suétone historien dans la Vie d'Auguste*, dans *Rome. La littérature et l'histoire*, II, 1986, p. 729-738.

128. Voir l'article de SCHULZ, *Die Anordnung nach Massen als Kompositionsprinzip antiker Kompilationen*, dans les *Atti Cong. intern. Dir. rom.*, 1933, 2, p. 11 et s. (signalé par BONA, *op. cit.*, p. 6, n. 14), ainsi que les références données par F. WIEACKER dans sa *Römische Rechtsgeschichte*, 1, 1988, p. 101, n. 108 et p. 102, n. 111, auxquelles on rajoutera la contribution de D. CHURCHILL WHITE aux *Studi Noniani* 8, Gênes, 1980, p. 111 à 211, intitulée, *The method of composition and sources of Nonius Marcellus*.

129. Voir par ex. les chap. 86 à 90 du Livre 34, avec le commentaire (p. 88 de son édition de 1953) d'H. GALLET de SANTERRE : « Le principe de la répartition de ces artistes est double : d'une part, Pline essaie de suivre l'ordre alphabétique et, de l'autre, il groupe les sculpteurs d'après les sujets traités. » Cf. aussi l'intr. de l'éd. du L. 36 par J. ANDRÉ, R. BLOCH et A. ROUVERET, Paris, 1981, notamment p. 12 et p. 16.

130. Cf. A. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae*, XIII, 2, 1963, p. 107-145. Sur le véritable complexe monumental dans lequel s'insérait ce calendrier, voir le mémoire de F. COARELLI, *Il monumento di Verrio Flacco nel foro di Preneste*, Pubblicazione interna del Circolo Culturale Prenestino, « R. SIMEONI », n. 11, Préneste, 1987.

vers ce principe d'une composition double? En l'occurrence, si l'ordre alphabétique trouvait son équivalent dans la succession régulière des jours, un ordre thématique s'esquissait dans les correspondances sacrales qui s'établissent, à l'intérieur du même mois, d'un jour faste à l'autre.

Cependant, on pensera peut-être que si vraiment on a pu vérifier dans l'œuvre la bipartition mise en lumière par MÜLLER, il reste tout de même plus simple d'y voir le produit de deux étapes différentes et successives du travail de Verrius (puisque Verrius il y a). Ce serait oublier que l'un des acquis principaux du travail accompli, depuis REITZENSTEIN [131], par STRZELECKI [132] et d'autres après lui [133], a été précisément de montrer que les frontières établies par MÜLLER entre les premières et secondes parties sont très perméables l'une à l'autre : il y a du thématique dans l'alphabétique (pensons que l'œuvre commence par un *corpus* augural) et, inversement, de l'alphabétique dans le thématique (quel lien thématique trouver entre les trois derniers vocables de la lettre S par exemple?) [134]. Si MÜLLER avait établi ainsi une bipartition si rigide, c'est qu'en réalité elle était pour lui le seul moyen, si je puis dire, de penser sa propre découverte, d'accepter la dualité compositionnelle du lexique verrien sans devoir y renoncer, puisqu'il ne cessait de considérer les deux classifications comme incompatibles l'une à l'autre dans leur principe.

Mais si nous admettons qu'il existe, pour Verrius Flaccus, comme pour nombre de ses contemporains, une convenance, je dirais, « naturelle » entre signifiant et signifié, les deux ordres, l'alphabétique et le thématique, se compléteront, moins en se succédant *stricto sensu* l'un à l'autre, qu'en se mêlant mutuellement : puisque la forme du mot correspond à sa signification, il sera donc logique de retrouver au milieu d'un regroupement alphabétique un mot évoqué en raison de son rapport thématique, et, inversement, de voir des regroupements thématiques comprendre des mots liés entre eux par leur seul *incipit* alphabétique. Loin de témoigner de l'incohérence d'une œuvre dépourvue de toute composition, ces particularités illustrent la complémentarité de deux principes de classement considérés à tort comme contradictoires.

Par exemple, si à la lettre C, la longue liste des mots comprenant la voyelle O mentionne, juste après le lemme *Comitiales* [135] qui traite du *Comitium*, le lemme *Calatores*, nous pouvons présumer — nous qui connaissons, depuis les fouilles de BONI, le texte du *Lapis Niger* où le mot *calator* se laisse aisément reconnaître [136] — que cette apparente solution de continuité s'explique par un rapport thématique entre les deux termes.

131. Cf. *supra*, n. 75.

132. *Op. cit.*, p. 100 et s.

133. BONA, *op. cit.*, par ex. p. 148. En ce sens, les critiques de MOSCADI (*op. cit. supra*, n. 30) à l'encontre de la bipartition müllérienne peuvent être acceptées.

134. 476 et 478 L : du moins l'unité de ce passage est-elle fournie, selon l'observation de REITZENSTEIN (p. 52), par son optique étymologique (c'est le cas aussi de la fin des lettres, M, R, P et C); curieusement, l'ordre alphabétique est ici inversé par rapport à la succession normale chez V. F. (cf. le tableau dressé par REITZENSTEIN, p. 68) : *Sa(tis), St(ipatores), So(llicitare)*, au lieu de *So, St, Sa*, pour les mots de la première partie de la lettre S. Cf. aussi *supra*, n. 76.

135. 34 L.

136. Voir F. COARELLI, *Il Foro Romano, I, Periodo arcaico*, 1983, p. 178-188, pour un examen des différentes interprétations de l'inscription.

Ainsi s'organisent de véritables gravitations lexicales, où l'on peut distinguer dans le détail (ce que je n'ai évidemment pas le temps de faire ici) les mots les plus importants, que j'appellerais les mots-clefs (*augustus* par exemple), et les mots satellites.

Autre exemple : l'ordre alphabétique n'est pas respecté entre *adolescit* et *altaria*[137], mais ils sont liés thématiquement entre eux puisque les autels sont ces monuments *in quibus igne adoletur*, « sur lesquels le feu grandit ».

Cependant, il n'y a pas deux, mais trois ordres, puisque, comme nous l'avons rappelé tout à l'heure[138], on a depuis longtemps découvert que bien des lemmes sont disposés non seulement d'après leur *incipit* alphabétique ou leur thème, mais aussi en fonction de la source qui leur est commune. Cette dernière caractéristique trouve sa raison d'être, je crois, dans le projet général du grammairien qu'était Verrius Flaccus et dans les intentions qu'il a mises en œuvre dans son lexique.

Pour les comprendre, il nous faut en effet, à mon avis, nous référer aux définitions antiques de la grammaire : je pense notamment aux théories, attestées chez Sextus Empiricus[139] et attribuées par lui à Tauriskos[140], élève de ce Cratès[141] qui vint à Rome et qui y fit, aux dires de Suétone[142], une si profonde impression. Dans la « critique », Tauriskos distinguait, comme on le voit par ce passage, le λογικὸν, le τριβικὸν et l'ἱστορικὸν : si les deux premières divisions renvoyaient à l'analyse philologique proprement dite (linguistique et morphologique), la troisième n'était définie que comme une « forêt sans méthode »[143] ; pour comprendre cette expression un peu étrange, on peut, avec Sextus Empiricus, la rapprocher de la définition de la grammaire donnée par Asclépiade de Myrleia[144], qui distingue entre le τεχνικὸν (qui regroupe apparemment les deux premières catégories de Tauriskos), le γραμματικὸν et l'ἱστορικὸν dont il donne une définition détaillée : c'est chez lui l'étude des ἱστορίαι (qu'elles soient vraies, fausses, ou « fausses comme vraies »), des mots rares (γλῶσσαι), ainsi que des proverbes et des définitions. Au sujet de ces classifications, et de la théorie de Denys le Thrace, citée à ce propos par Sextus Empiricus[145], Benedetto BRAVO, dans un article sur l'érudition antique, se demandait ceci : « Le fait

137. 5 L ; vérification *a contrario* : lorsque le nom *altaria* est mentionné une nouvelle fois (en 27 L), c'est sur la base d'une tout autre étymologie.

138. Cf. *supra*, n. 56 et n. 115.

139. *Adv. math.*, I, 248.

140. Sur ce dernier, cf. H. J. METTE, *Parateresis. Untersuchungen zur Sprachtheorie des Krates von Pergamon*, 1952, p. 56 et s.

141. Cf. *R. E.*, XI, 1922, col. 1634 à 1641 (W. KROLL), ainsi que l'ouvrage signalé à la n. préc.

142. *De gramm.* 2 ; voir cependant l'interprétation de cette anecdote par M. BARATIN dans le *Lexikon Grammaticorum* (à paraître).

143. *Sext. Emp., adv. math.*, I, 249 : « ἱστορικὸν δὲ τὸ περὶ τὴν προχειρότητα τῆς ἀμεθόδου ὕλης » ; cf. aussi *ibid.*, 254.

144. Exposée par Sextus Empiricus dans le passage qui suit celui consacré à Tauriskos (et à Denys le Thrace), I, 252 et s. Pour l'interprétation et l'historique de ces classifications, cf. M. BARATIN, *La naissance de la syntaxe à Rome*, 1989, p. 303-304. Sur Asclépiade, cf. *R. E.*, II, 2, 1896, col. 1628-1631 (G. WENTZEL) et M. BARATIN, *op. cit.*, p. 265 (avec bibl.).

145. Pour la confrontation de ce passage de *S. E.* (*A. M.*, I, 249 et s.) avec la définition inaugurale de la grammaire donnée par la *Technè* de Denys le Thrace, cf. J. LALLOT, *La Grammaire de Denys le Thrace*, 1989, p. 69-81.

146. « Remarques sur l'érudition dans l'Antiquité », dans les *Acta Conventus XI « Eirene »*, 1971, p. 325-335 (p. 332).

que Denys le Thrace aussi bien qu'Asclépiade mettent ensemble l'étude des historiai-récits et celle des glossai est significatif. Que peut-il y avoir de commun entre les glossai et les historiai ? La réponse me paraît s'imposer : il y a ceci de commun que les glossai aussi bien que les historiai-récits sont pour le grammairien une matière qu'il faut connaître et faire connaître, mais qui est réfractaire à toute recherche méthodique, qu'on ne peut donc affronter que par la *historia*, c'est-à-dire par une recherche visant à établir des faits individuels, à les réunir et à les mettre à portée de la main »[146].

Or, face à cette classification qui aboutissait à délimiter un vaste terrain laissé un peu à lui-même, une « forêt sans méthode »[147], il me semble que l'apport de la lexicographie latine, et notamment de Verrius, a consisté, précisément, à introduire une méthode, un cadre de pensée, qui n'est autre que l'*étymologie*, ce qui nous donne l'occasion de revenir très brièvement sur le lemme *Poriciam* dont je parlais tout à l'heure[148]. Il y est question, nous l'avons vu, de ces *intermortua iam et sepulta uerba atque ipso saepe confitente nullius usus aut auctoritatis*; il convient, à mon sens[149], de rapprocher cette formule, *intermortua iam et sepulta uerba*, d'un vers bien connu d'Ennius, *multa tenens antiqua, sepulta uetustas / quae facit*[150], d'autant plus qu'il est possible de retrouver la métaphore dans les premières lignes du livre VI du *De Lingua Latina*, où Varron déclare : *quae obruta uetustate ut potero eruere conabor*[151].

Ainsi l'étymologie apparaît-elle comme une véritable archéologie du langage, une *méthode*[152] de recherche, l'instrument heuristique de la découverte des mots et des choses. C'est donc de la conjonction, de l'entre-

146. « Remarques sur l'érudition dans l'Antiquité », dans les *Acta Conventus* XI « Eirene », 1971, p. 325-335 (p. 332).

147. On comparera avec l'image employée par Varron au livre V (1, 5) du *De Lingua Latina* : « Il y a certes bien de l'obscurité dans la forêt où nous partons en chasse, pas de sentier battu vers le but que nous visons, et bien des obstacles, chemin faisant, pour retarder notre progression. » (trad. M. BARATIN et F. DESBORDES, *op. cit. supra*, n. 118, p. 155), image qui nous paraît (malgré le silence sur ce point de K. O. MÜLLER, A. SPENGEL, GOETZ et SCHOELL, J. COLLART, dans leurs éditions respectives *ad. loc.*) devoir être rapprochée de la formule citée par Sextus Empiricus dans son exposé sur l'ἱστορικόν (*adv. M.*, I, 249 et 254).

148. Cf. *supra*, p. 114 sq.

149. On nous permettra de renvoyer, pour la démonstration de ce qui est résumé ici, à notre article signalé *supra*, n. 45.

150. 282-283 Sk = 247-8 V^2. En d'autres termes, l'expression (due à Festus) *ipso confitente* d'une part, l'écho ennien que laisse entendre ce passage d'autre part, avec la valeur autobiographique que dès l'Antiquité la tradition accordait à ce vers d'Ennius et à son contexte, selon ce que rappelle O. SKUTSCH dans son édition des *Annales* (1985, p. 447 et s.), valeur qui, dans le *D. V. S.*, est donc, pour ainsi dire, transposée au deuxième degré, nous assurent qu'il faut bien reconnaître dans ce lemme *Poriciam* la voix de Verrius Flaccus lui-même.

151. VI, 1, 2; cf. aussi *ibid.*, V, 1, 3, et surtout VII, 1. Autres échos de l'image ennienne : LIV. 4, 23, 2 et SEN., *ad Helv.*, 7, 8. Quant à la question, si débattue, des rapports Varron / Verrius Flaccus, il serait peut-être utile, afin de ne pas se méprendre sur l'interprétation qu'il convient de donner à la nette discrétion de V. F. à l'égard de son illustre prédécesseur, qu'il semble pourtant démarquer de près en de nombreuses occurrences, de se souvenir ici, *mutatis mutandis*, des propos de BAYLE à l'égard de MORERI : « Quand je ne cite point cet auteur, et que néanmoins je débite quelque chose qui se trouve dans son ouvrage, c'est une preuve certaine que je l'ai puisé à une autre source (...) et jamais je ne m'abstiens de le citer, que lorsque j'ai su les choses par des recherches aussi pénibles que s'il n'en eût point parlé ». (Préface de la 1re éd. du *Dictionnaire historique et critique*, 1696, éd. M. BOHM, 1734, p. VIII).

152. Une « Denkform », selon le mot de R. SCHRÖTER au Colloque de la Fondation Hardt consacré à Varron (1962, p. 100).

lacement de ces trois fils directeurs — ordre alphabétique, thématique, philologique — que se constitue la trame d'un texte, j'allais dire d'un tissu lexical, *uerba non inconuenienter posita* dira Paul Diacre [153], dense et divers, qu'on n'a jugé hétérogène et désordonné que parce qu'on ne le comprenait pas. C'est qu'il faut se garder de juger les textes anciens au moyen des catégories de la philologie et de la linguistique modernes, qui sont pour cela inadaptées.

Gardons-nous, enfin, de croire qu'Auguste n'a pas eu le temps de finir son Forum, sous prétexte que nous n'en voyons aujourd'hui que des débris! Le *De uerborum significatu* n'est pas un édifice inachevé, dont l'élévation d'origine ne serait plus reconnaissable, c'est un édifice *ruiné*, ce qui est tout de même bien différent.

153. Conciliant ainsi les servitudes de l'ordre alphabétique avec les harmonies secrètes du sens, selon un idéal qui, malgré les apparences, n'a peut-être pas cessé d'être celui de la lexicologie moderne, comme en témoigne une déclaration comme celle-ci, cueillie presque au hasard dans l'actualité scientifique : « En présence d'incalculables richesses de vocabulaire d'une langue, le rêve de tout lexicographe est d'y mettre un peu d'ordre et, en premier lieu, d'« abolir le hasard » que constitue l'ordre alphabétique qui est, on s'en doute, un ordre « contre nature ». » (A. J. GREIMAS et T. M. KEANE, in *Cahiers de Lexicologie*, 58, 1991, p. 93).

Je remercie Marc BARATIN *qui a bien voulu relire cette étude et la faire bénéficier de précieuses suggestions.*